



Simon compta quelques piles de pièces d'or. (Page 127.)

séquent, tu m'accompagneras à l'échafaud, à moins que, comme domestique, tu ne sois roué ou accroché à la potence. O Julio ! cette terrible nouvelle ne te rappellera-t-elle pas à la conscience de notre périlleuse situation ?

— Et comment savez-vous tout cela ? demanda le domestique déconcerté.

— Par le bailli lui-même.

— Vous le tenez de sa bouche ?

— Oui, oui, mon ami, de sa propre bouche. Malgré ton courage, ton insouciance, pourrais-je dire, tu n'as pas plus envie que moi de mourir demain de la main du bourreau, n'est-ce pas ?

Julio porta les deux mains à son cou et dit d'un ton d'abattement :

— Diable ! diable ! voilà une grave nouvelle ! Ma gorge se serre ; j'y sens déjà la corde... C'est votre faute aussi, signor. Pourquoi vous fallait-il mettre à mort votre meilleur ami ? Ne vous ai-je pas dit qu'un crime aussi affreux ne pouvait rester secret ?

— Mais ma juste vengeance, que tu l'appelles crime ou non, n'en est pas moins accomplie. Ni plaintes ni lamentations ne peuvent nous tirer d'embarras.

— Mais, signor, qu'allons-nous faire ou tenter pour échapper au bourreau ? demanda le domestique avec un soupir.

— Il y a encore un moyen... un moyen facile et sûr.

— Ah ! il y a encore un moyen ?

— Mais, pour l'employer, il faut un peu de bonne volonté et de résolution, Julio. Puis-je, au moins pour ce suprême effort, compter sur ton obligeance ?

— Que ne ferait-on pas pour échapper à la potence ou à la roue ?

— Eh bien, écoute. Je t'ai dit que le bailli allait faire fouiller toutes les caves. S'il trouve le cadavre chez-moi, nous sommes perdus...

— En effet, signor.

— Mais, s'il le trouve loin de là, dans un autre endroit, qui pourrait soupçonner que nous fussions coupables du meurtre ?

— Ah ! le bon moyen ! s'écria Julio avec joie. Il faut transporter le cadavre dans une rue éloignée et l'y abandonner.

— Non, on devinerait trop facilement qu'il y a été apporté d'ailleurs. Il faut le jeter dans l'égout des Arbalétriers, au champ Vleminck. La justice pensera que des voleurs de nuit ont attaqué et tué Geronimo.

— Encore mieux ! Ah ! signor, comme vous m'avez fait peur inutilement ! je ne tiens pas beaucoup à ma vie ; mais la pensée d'une mort certaine m'agace cependant les nerfs d'une façon très-désagréable. Maintenant, je me retrouve maître de moi-même. Comment allons-nous faire pour transporter le corps de Geronimo au champ Vleminck ?

— C'est pour cela, Julio, que je t'attendais avec tant d'impatience, dit Simon Turchi ; c'est parce que j'avais besoin de ton aide pour exécuter ce projet qui nous sauvera. Rien n'est plus simple ; tu iras cette nuit déterrer le cadavre et tu le transporterás à l'égout des Arbalétriers.

— Seul ? demanda le domestique d'un ton qui faisait prévoir un refus.

— Pourquoi pas seul, puisque tu peux le faire sans assistance ?

— Cela vous est bien facile à dire, signor « Prends le corps sur tes épaules et traverse trois ou quatre rues. » Le signor Geronimo pèse plus que vous ne croyez, et je doute fort qu'en faisant appel à toutes mes forces, je puisse le porter à vingt pas.

Simon Turchi prit les deux mains de son domestique et lui dit d'un ton suppliant.

— Allons Julio, mon ami, montre un peu de bonne volonté ; ce n'est pas une besogne difficile pour un solide gaillard comme toi. Songe qu'il n'y a pas d'autre moyen de nous sauver ; sois complaisant dans ton propre intérêt comme dans le mien, je te récompenserai généreusement et te serai reconnaissant toute ma vie.

— Cela m'est égal, signor, répondit Julio, si vous voulez que j'essaye, je le ferai ; mais

je crains avec raison que cela ne tourne mal ; je devrai me reposer en chemin, et cela me prendra beaucoup plus de temps qu'il ne faudrait pour que l'affaire réussisse... Et puis comment me replacer chaque fois sur les épaules ce corps si pesant ? On doit être à deux pour faire assez vite ce transport.

— A deux ? dit Turchi. Mais tu comprends bien que nous ne pouvons confier notre secret à personne ?

— Pour échapper à la mort, on fait tout... Si vous-même vouliez m'aider, signor ?

— Moi ! murmura Turchi en frissonnant, moi porter un cadavre à travers les rues ? moi, gentilhomme ? Oh ! non, mieux vaut encore la prison et l'échafaud !

— Étrange sentiment d'honneur ! murmura le domestique surpris. Plût à Dieu, signor, que vous vous fussiez souvenu plus tôt que vous êtes gentilhomme, nous n'en serions pas à chercher avec une mortelle angoisse les moyens de sauver notre vie ; tournez et retournez l'affaire comme vous voudrez, et si je dois transporter seul le cadavre, il y a dix chances contre une pour que l'entreprise échoue.

Tandis que le domestique parlait ainsi, Simon Turchi était tombé dans une profonde préoccupation. Un bruit rauque et sourd qui s'échappait de sa poitrine avec son haleine, attestait que de cruelles pensées le torturaient.

Au bout d'un instant, il releva la tête et dit avec un soupir :

— Hélas ! il n'y a pas d'autre moyen ! c'est dangereux pourtant, mais la nécessité contraint à tout. Julio, va au pavillon, j'enverrai ce soir Bernardo pour t'aider.

— Que dites-vous, signor ? murmura ironiquement Julio, Bernardo ? Allez-vous lui révéler votre secret ?

— Non, je lui commanderai, sur sa vie, de t'obéir ; menace-le de le frapper de ton couteau, au moindre signe de mauvaise volonté ; il fera ce que tu désires.

— Impossible, signor ! Bernardo est un